

Rwanda. Le récit d'un Interahamwe (*)

Chatain, Jean

L'Humanité, 1er avril 2004

Rwanda

« *J'ai tué à Murambi* » reconnaît l'ancien milicien depuis la prison de Gikongoro. Arborant cet assez incongru uniforme rose des détenus rwandais, Emmanuel Nyirimbuga précise dès le début de notre entretien être en prison comme « *exécutant, pas comme planificateur* » du génocide, un statut qui lui permet de passer devant une juridiction gacaca (prononcez : gaxaxa), définie comme un outil de la réconciliation nationale, et non devant un tribunal classique. La comparution devant une justice traditionnelle ouvre la perspective d'une peine plafonnée dans le temps, de plus divisée pour moitié en durée de détention et en durée de travaux d'utilité publique. Une condition pour cela, qu'il souscrive à la procédure d'aveu et de plaider de culpabilité. « *J'ai beaucoup à raconter et suis décidé à dire toute la vérité* », assure l'ancien cultivateur, qui fut membre actif de l'Interahamwe (la milice fer de lance des massacres d'avril-juillet 1994 avec l'armée et la gendarmerie du régime Habyarimana).

Dès le 6 avril, jour de l'attentat contre l'avion d'Habyarimana, il reçoit la consigne d'un gendarme : « *Le président est mort. Plus de travail, c'est la guerre!* ». À partir de cette date, raconte-t-il, les Tutsi ont commencé à fuir. D'abord vers une école primaire de Gikongoro. Le préfet Laurent Kibaruta (aujourd'hui réfugié en France – NDLR), le capitaine de gendarmerie Sebhura et le bourgmestre Félicien Semakwavu (qui, eux, ont fui en RD-Congo – NDLR) viennent les rencontrer pour leur dire : « *Allez à Murambi, vous serez protégés.* » Quelques jours plus tard, les mêmes, accompagnés du sous-préfet Frodoir Hanuga et du greffier de tribunal David Kalangwa, réunissent la population du centre proche de Murambi et ordonnent

d'ériger une barrière sur l'accès au lieu. « *J'étais parmi ceux-ci. On a reçu le renfort des jeunes de trois cellules du secteur Remera, celles de Nyamifumba, Muriro et Murambi. On n'a plus laissé passer que les voitures escortées par les gendarmes qui amenaient les Tutsi à Murambi.* »

Les « planificateurs » s'inquiètent du grand nombre de personnes amassées dans ce camp de concentration improvisé (qui risque, le moment venu de leur permettre de se défendre) – l'ancien milicien les chiffre à « *25 000 au début, et puis peut-être 50 000* ». La consigne se transforme, concernant les nouveaux arrivants : « *Quelqu'un dit à un autre devant eux : amène-les chez le conseiller. Une maison qui avait été choisie pour tuer ces gens et jeter les corps dans les latrines.* »

« *Ça continue jusqu'au 18 avril. Là on nous dit : le temps d'attaquer Murambi est arrivé. Le préfet, le bourgmestre, le capitaine, le sous-préfet et le greffier nous le disent. Ils nous annoncent un renfort de la garde présidentielle. Et un grand Interahamwe, Kabaga, est venu de Kigali pour tout diriger.* »

Les tueurs prennent position sur la colline d'en face. Ils jugent leurs effectifs insuffisants pour exterminer à coup sûr une telle foule. « *On a pris un enfant, Félicien, surnommé Bingwa (le "vainqueur") pour prévenir les autres groupes d'Interahamwe. Le 20, le bourgmestre, le préfet et le capitaine reviennent avec les gendarmes et organisent la fouille des réfugiés pour prendre tout ce qui aurait pu leur servir d'armes. Ils emmènent les machettes et le reste au camp de la gendarmerie.* » Une nuée de véhicules convoient les jeunes miliciens durant la nuit, « *ceux de Mutasama sont venus dans les voitures des usines à thé de Kĩtabi et Mata; il y avait aussi les voitures*

de la commune et celles de commerçants ».

« Les gendarmes commencent à tirer à partir de 3 heures du matin. Au petit matin, ils cessent le feu. C'était notre tour. » Deux lignes de miliciens sont formées : *« Nous combattions en avant ; d'autres encerclaient pour empêcher les fuites. Les Tutsi ont essayé de résister ; ils jetaient des pierres. Les gendarmes abattent ceux qui les lançaient. »* À l'arme à feu ou à la grenade. Faisant au passage deux morts chez les assaillants, rapporte Emmanuel Nyirimbuga. Machettes ou bâtons cloutés à la main, les Interahamwe pénètrent alors dans le site. *« À 10 heures du matin, le travail était fini. »*

« Des rescapés fuyaient vers Cyanika. L'équipe les suivait et tuait en cours de route. Le même jour (le 21), ils sont tous morts à Cyanika. » Emmanuel Nyirimbuga tient à prouver qu'il ne cache rien : *« J'ai tué trois personnes seulement à Murambi. Auparavant, sur la barrière, j'avais tué trois autres personnes et participé à la mort de deux autres dans la cellule de Muriro. »* Enfin, il raconte la mise à mort d'un rescapé qui s'était caché dans la forêt, Mathias Kanuma (du même village que lui), précisant en signe de bonne foi : *« Je ne l'ai pas achevé, mais j'avais l'intention. »*

J. C.

(*) Littéralement *« ceux qui frappent ensemble »* en kinyarwanda.